

# Note liminaire

Autor(en): **Tillemans, Tom J.F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen  
Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société  
Suisse-Asie**

Band (Jahr): **46 (1992)**

Heft 1: **Études bouddhiques offertes à Jacques May**

PDF erstellt am: **04.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-146945>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

### Note liminaire

La présente livraison des *Etudes Asiatiques* est offerte en hommage à Monsieur Jacques May, professeur à l'Université de Lausanne, à l'occasion de son soixante-cinquième anniversaire.

Né à Aigle dans le canton de Vaud, le 19 juin 1927, Jacques May se forma d'abord en philologie classique à Lausanne, particulièrement intéressé par les cours de grec que donnait le professeur André Bonnard. Sa vocation pour les cultures asiatiques fut initialement éveillée par Constantin Regamey, professeur de civilisations slaves et orientales à l'Université de Lausanne, qui lui enseigna les premiers éléments du sanscrit, la langue qui devait rester la pièce maîtresse pour ses recherches tout au long de sa carrière scientifique. Une licence en latin et grec terminée, il poursuivit une formation approfondie en orientalisme, d'abord à la Sorbonne où il obtint, en 1951, un certificat d'études indiennes, et par la suite à Lausanne, où il entreprit un doctorat sous la direction du professeur Regamey. Il se spécialisa dans le bouddhisme, domaine qui exige un long apprentissage, car il faut avant tout maîtriser une, voire plusieurs des langues dans lesquelles est conservée la littérature canonique. Jacques May les apprit toutes – le sanscrit, le pāli, le tibétain et le chinois – et avec des maîtres aussi illustres que Louis Renou, André Bareau, Constantin Regamey et Paul Demiéville. De Jean Filliozat et de Paul Mus il acquit cette science indispensable aux études bouddhiques: une grande connaissance de la civilisation et de la culture indiennes.

En 1960, il soutint sa thèse sur la *Prasannapadā Madhyamakavṛtti*, ou "Commentaire au Traité du milieu, rédigé en termes limpides", de l'auteur bouddhique Candrakīrti (bibliographie, n<sup>os</sup> 4, 5). Comme l'indique le titre, la *Prasannapadā* est un commentaire sur les "Strophes du système du milieu", les *Madhyamakakārikā* de Nāgārjuna, auteur dont les dates (comme presque toutes les dates dans la philosophie indienne) restent approximatives et discutables, mais que l'on peut, sans trop de risques, situer autour du deuxième siècle de notre ère. Candrakīrti, qui vécut probablement vers le début du 7<sup>ème</sup> siècle, rédigea un commentaire volumineux, conservé en sanscrit et en version tibétaine. A l'époque où Jacques May commençait sa thèse, environ une moitié de la *Prasannapadā* avait été traduite en langues européennes par des savants qui provenaient des "quatre coins de la cosmopolis orientaliste" (pour citer Paul Demiéville). Sept chapitres sur un total de vingt-sept avaient été traduits en allemand, six en français, et deux en anglais. Jacques May en traduisit

douze et compléta l'oeuvre qui demeure aujourd'hui une des sources les plus précieuses pour comprendre la philosophie bouddhique.

Après un travail de bibliothécaire à Lausanne et un séjour à l'Université de Londres où il s'initia au japonais, Jacques May partit pour le Japon où il resta pendant sept ans, de 1961 à 1968. Commença alors une période où il fut membre de l'École française d'Extrême-Orient et donna des cours de philologie sanscrite et tibétaine à l'Université de Kyôto. Dès 1966 il devint rédacteur en chef du *Hōbōgin*, dictionnaire encyclopédique du bouddhisme d'après les sources chinoises et japonaises – il y contribuait lui-même par de nombreux articles (voir n<sup>os</sup> 24 et 64).

Les mérites de Monsieur May furent largement reconnus, non seulement par les milieux bouddhisants, mais aussi par des organismes officiels en Suisse. Le Fonds national suisse de la recherche scientifique lui décerna le prix Werner Näf en 1967 et créa une chaire *ad personam* de philologie bouddhique à l'Université de Lausanne, avec le souhait que les études orientales eussent leur juste place dans la recherche et le haut enseignement en Suisse. En 1968 il commença un enseignement qui allait durer plus de vingt ans pendant lesquels, avec Constantin Regamey d'abord et Heinz Zimmermann par la suite, il s'attacha à établir l'Université de Lausanne comme un centre d'excellence en Suisse pour les études sanscrites et bouddhiques. Ses activités étaient multiples: en plus de son enseignement et de ses publications, il collaborait à plusieurs revues scientifiques, dont les *Etudes Asiatiques*, et dirigeait des projets de recherche entrepris par des jeunes chercheurs. Mentionnons aussi le programme d'études bouddhiques qu'il organisa à l'Université de Lausanne. Ce programme exceptionnel permettait aux étudiants de combiner leurs études sanscrites avec le tibétain, le chinois et le pâli, et d'acquérir ainsi la formation de base nécessaire pour poursuivre des recherches avancées et, éventuellement, une carrière professionnelle.

Jacques May enseignait, dans ses cours et séminaires, tout le champ du bouddhisme, sa spécialité étant ce que l'on appelle le "Grand Véhicule" (*mahāyāna*). C'est une forme du bouddhisme qui se distingue des traditions anciennes par sa tendance à rendre le salut universellement accessible, aux laïcs comme aux moines, ainsi que par sa vision philosophique qui rejette toute substantialité et identité en soi. Le Grand Véhicule a également une littérature nouvelle, dont les célèbres *sūtra* sur la "Perfection de la Gnose" (*prajñāpāramitā*), et de nombreux traités sur la métaphysique, l'épistémologie et la logique. L'école sans doute la plus radicale parmi celles basées sur les *sūtra* de *Prajñāpāramitā* est le "système du milieu", ou Madhyamaka, fondé par Nāgārjuna, son disciple Āryadeva

et leur commentateur, Candrakīrti. Tout au long de sa carrière à Lausanne Jacques May revenait à l'étude de cette école, publiant deux grands articles dans le *Hōbōgirin* sur l'histoire et la pensée du Madhyamaka (n° 64 *Chūdō* et *Chūgan*), et une série de plusieurs articles sur le *Catuhśataka* ("Les Quatre centuries") d'Āryadeva et son commentaire par Candrakīrti (n° 67, 76, 77, 83, 88).

Jacques May doit avant tout sa réputation à la qualité de ses publications. Il n'a jamais cédé à cette pratique néfaste que les Américains appellent "publish or perish" et que l'on trouve de plus en plus répandue dans le monde académique actuel: ses publications sont le fruit d'une réflexion mûre et seront certainement durables. Il est un philologue rigoureux, comme on le voit dans ses traductions de Nāgārjuna, Āryadeva et Candrakīrti. Chose importante, il est également philosophe, nous offrant une interprétation de la pensée Madhyamaka qui est à la fois subtile et radicale. Esquissons-en quelques facettes que l'on trouve dans ses articles (n° 1, 3, 57, 64 *Chūdō* et *Chūgan*) et dans l'introduction à sa thèse (n° 4, 5).

Il nous semble que pour Jacques May la méthode Madhyamaka est essentiellement celle d'une dialectique qui procède sans cesse par dépassement (*Aufhebung*). Elle est rationnelle et porte sur les choses elles-mêmes, mais balaie, par d'impitoyables réductions à l'absurde, chaque tentative de formuler une thèse philosophique, qu'elle soit affirmative ou négative. Le Madhyamaka annule donc tout, sans exception. Alors surgit l'éternel problème: quel statut doit-on accorder à la fameuse vérité de surface, le *saṃvṛtisatya*, les choses de la vie quotidienne? Paul Mus, que Jacques May considère comme un de ses "inspireurs" les plus importants, offrait une solution à cette question en appliquant la notion hégélienne d'*Aufhebung*: la dialectique Madhyamaka contient une ontologie "à titre de moment dépassé". C'est un passage du *Barabudur* que Monsieur May cite souvent (n° 5, p. 18-19, n° 64 *Chūgan* p. 474). Et, en effet, une dialectique hégélienne d'*Aufhebung* nous semble toujours présente en filigrane lorsque Jacques May aborde les points les plus difficiles du Madhyamaka, tels que la relation entre le *saṃsāra* et le *nirvāṇa* et celle entre la vérité de surface et sa vacuité: les choses, qui sont inconsistantes et même contradictoires, sont annulées, mais conservées uniquement à titre de moment dépassé. "Si les être finis, si les *bhāva* qui les composent possèdent quelque réalité, cette réalité consiste exclusivement en la négation d'eux-mêmes en tant que tels." (n° 3, p. 127).

Autre élément clef: le bouddhiste Madhyamaka n'a pas, lui-même, de position philosophique. May est formel sur ce point et rejette les nuances

ou les affaiblissements de ce principe dans la littérature scolastique ultérieure. Le Madhyamaka “se contente de dégager le paralogisme dans les raisonnements d’autrui ... [il] n’est pas lié par ses réfutations, car elles n’impliquent nullement qu’il accepte l’opinion contraire.” (n° 5, p. 15). Il ne s’agit pas d’un simple agnosticisme. Le Madhyamaka ne *peut* pas avoir de position philosophique, car toute position s’annule.

Le Madhyamaka que nous présente Jacques May est donc un système sans aucun compromis, difficile et même déroutant pour ceux qui se sentent mal à l’aise dans un univers où les choses seraient non seulement insaisissables, mais contradictoires et constamment annulées. Depuis un certain nombre d’années, on constate que les orientalistes qui font de la philosophie ont de plus en plus recours aux schémas et techniques de la philosophie anglo-américaine dite analytique. Dans une période où certains des meilleurs et des plus rigoureux parmi ces philosophes analytiques souscrivent à une logique qui permet l’*Aufhebung* et même l’inconsistance ontologique<sup>1</sup>, il est fort possible que nous redécouvriions, sous un autre angle, la pensée Madhyamaka telle que l’a dépeinte Jacques May.

*Tom J.F. Tillemans*

1 Voir p.ex. Nicholas Rescher et Robert Brandom. *The Logic of Inconsistency*. Basil Blackwell, Oxford, 1980.

